

CHAPITRE VIII

LE POISSON
RESSUSCITÉ

CHAPITRE



Glaucus, le dieu des Eaux.

Les Métamorphoses - Ovide (43 av. J.-C. - 17 av. J.-C.).

Traduction de G.T. Villenave.

Récit de la déclaration d'amour que le dieu Glaucus adressa à Scylla apeurée. Où comment, en goûtant le suc d'une riante prairie, un simple pêcheur fut élevé au rang de dieu des eaux.

Tandis que Scylla nue flâne le long du rivage, elle aperçoit Glaucus récemment métamorphosé en être marin. Tombé passionnément amoureux d'elle, il cherche à la retenir. Mais elle le fuit et se réfugie en haut d'un rocher qui surplombe les flots. De son observatoire, elle s'interroge sur l'identité de son admirateur dont elle observe la couleur, la longue chevelure et la queue de poisson. Ce récit également rapporté par de nombreux auteurs de l'Antiquité (Athénée, Philostrate, Pausanias, Apollonius) fait peut-être référence à une initiation dans un culte à mystères : l'herbe intoxicante, les incantations sacrées, les rituels de purification et l'amnésie consécutive qui est à comprendre comme une défense de ne rien révéler.

Scylla n'ose se confier à l'élément liquide. Tantôt elle se promène sans vêtement sur le rivage ; tantôt elle rafraîchit son corps fatigué dans les antres secrets où la mer porte une onde tranquille.

Glaucus paraît, fendant les flots azurés. Nouvel habitant de l'empire de Neptune, il vient de changer de forme à Anthédon, près de l'Eubée. Il voit Scylla, l'aime et la suit. Il lui tient tous les discours qui peuvent l'arrêter dans sa fuite : elle fuit cependant ; et la crainte rendant ses pieds plus légers, elle court. Elle arrive au sommet d'un rocher immense qui domine le rivage, et dont la cime, dépouillée d'ombrage, est penchée sur la mer.

C'est là qu'elle s'arrête et cesse de craindre. Ignorant si c'est un monstre ou si c'est un dieu qu'elle voit, elle observe sa couleur bleuâtre, les longs cheveux flottants sur son dos, et la partie inférieure de son corps, recourbée en replis tortueux. Glaucus, qui s'aperçoit de sa frayeur, s'appuie au rocher sur lequel elle est assise.

— Je ne suis, dit-il, ô jeune vierge, ni un monstre, ni une bête cruelle : je suis un dieu des Eaux. Mon pouvoir ne le cède point à celui de Protée. Triton et Paléon, fils d'Athamas, n'ont pas des droits plus grands que les miens. Autrefois cependant je n'étais qu'un simple mortel. Mais, accoutumé à l'empire de Neptune, je m'exerçais depuis longtemps sur ses bords. Tantôt je tirais sur le sable mes filets chargés de poissons ; tantôt, armé d'un long roseau, et assis sur un rocher, je dirigeais l'hameçon sur les flots.

Il est un rivage que d'un côté borne l'onde amère et de l'autre une riant prairie. Ni la génisse, ni la brebis, ni la chèvre au long poil, n'offensèrent jamais de leurs dents son herbe verdoyante. Jamais la diligente abeille n'y vint chercher le suc de ses fleurs. Jamais les Nymphes ne les cueillirent pour en former des guirlandes, et jamais elles ne tombèrent sous la faux de l'agriculteur. Premier de tous les mortels, je m'assis sur ce gazon. Tandis que je fais sécher mes filets, et que je m'occupe à ranger et à compter sur l'herbe, les poissons que le hasard a conduits dans mes rets, et ceux que leur crédulité a fait mordre à l'appât trompeur : ô prodige inouï, qu'on prendrait pour une fable ! Mais que me servirait de l'inventer ! À peine mes poissons ont-ils touché l'herbe de la prairie, qu'ils commencent à se mouvoir, à sauter sur le gazon comme s'ils nageaient dans l'élément liquide ; et, tandis que je regarde et que j'admire, ils abandonnent tous le rivage et leur nouveau maître, et s'élancent dans la mer.

— Ma surprise est extrême, et je cherche longtemps à expliquer ce prodige. Quel en est l'auteur ? Est-ce un dieu, ou le suc de cette herbe ? Mais cependant, disais-je, quelle herbe eut jamais une telle vertu ? Et ma main cueille quelques plantes de la prairie. Mais à peine en ai-je exprimé sous ma dent les sucres inconnus, je sens dans mon sein une agitation extraordinaire. Je suis entraîné par le désir et l'instinct d'une forme nouvelle. Je ne puis rester plus longtemps sur le gazon :

— Adieu, m'écriai-je, terre que j'abandonne pour toujours !

Et je m'élançais dans la profonde mer.

Les Dieux qui l'habitent me reçoivent et m'associent à leurs honneurs. Ils prient le vieil Océan et Téthys de me dépouiller de tout ce que j'ai de mortel. Je suis purifié par ces deux divinités. Neuf fois elles prononcent des mots sacrés, pour effacer en moi toute souillure humaine. Elles ordonnent que mon corps soit lavé par les eaux de cent fleuves, et soudain cent fleuves roulent leurs flots sur ma tête.

Voilà ce que je puis te raconter de cet événement, ce dont je me souviens encore : tout ce qui suivit m'est inconnu. Dès que j'eus repris mes sens, je me vis revêtu d'une forme qui n'était plus la mienne : mon esprit même était changé. Alors, pour la première fois, j'aperçus cette barbe azurée, cette longue chevelure qui balaye les mers, ces larges épaules, ces bras de la couleur des eaux, et ces cuisses réunies, courbées en queue de poisson. Mais que me sert ce changement ! Que me sert d'avoir su plaire aux dieux de la mer, et d'être un de ces dieux moi-même, si tu n'es point touchée de mon amour !

Tandis qu'il parlait encore, et qu'il s'apprêtait à poursuivre, Scylla s'échappe et fuit. Glaucus s'indigne, et, irrité de ses mépris, il fend l'humide plaine, et se rend au palais merveilleux de Circé.

El-Khidr et la fontaine de l'Eau de la Vie.

Romance d'Alexandre - Version éthiopienne du Pseudo-Callisthène, manuscrit d'Oxford. Date inconnue.

Comment El-Khidr découvrit sans peine la "Fontaine de Jouvence" qu'Alexandre le Grand chercha sa vie entière sans pouvoir jamais l'approcher.

L'iconographie de l'Asie occidentale représente le prophète El-Khidr, saint patron des soufis Naqshbandi, sous les traits d'un homme âgé, aux allures de fakir, tout de vert vêtu et porté sur l'eau par un poisson (Planche XXVIII). Sa légende est liée au symbolisme de l'Eau de la vie, ce breuvage d'immortalité que l'on retrouve dans différentes traditions sous d'autres vocables, comme l'haoma avestique ou le soma védique. Tous ces élixirs symbolisent la vraie connaissance divine.

Et il arriva que Matun continua à cheminer pendant trente jours et trente nuits, et voici qu'ayant marché sur une longue distance, toute lumière avait disparu*, et il fit sortir la pierre**, et éclaira son chemin par ses rayons ainsi qu'Alexandre l'en avait instruit.

Et comme il poursuivait sa route, voici qu'il arriva devant la fontaine de l'Eau de la Vie, et il descendit vers elle. Et présentement, voici qu'il avait grand faim, et qu'il avait avec lui un poisson séché. Il descendit avec le poisson jusqu'à l'eau pour le laver et satisfaire sa faim, mais dès que poisson fut plongé dans l'eau, voici qu'il nagea au loin. Et il arriva que lorsque Matun, c'est-à-dire El-Khidr, vit cela, il se dépouilla de ses vêtements, et descendit dans l'eau après le poisson, qu'il trouva être tout vivant, alors qu'il n'était auparavant qu'une chose desséchée. Et Matun, c'est-à-dire El-Khidr, se lava dans ces eaux, et s'y plongea à trois reprises, disant à chaque fois : — Au nom du Seigneur, Dieu des armées, le Saint.

Et, ayant bu l'eau, voici que sa faim était apaisée et qu'il ne désirait plus aucune nourriture, et il sut que c'était bien l'Eau de la vie que le 'Bicornu'*** recherchait. Et dès qu'il fut sorti de l'eau, il chassa de son cœur toute préoccupation mondaine, se leva et pria, et voici que toute la chair de son corps devint vert-bleuâtre, et ses vêtements devinrent également verts-bleuâtres, et pour cette raison on le nomma "El-Khidr", c'est-à-dire "l'Homme vert".

Et comme il priait et faisait ses louanges à Dieu, voici qu'il n'était plus capable de distinguer entre le jour et la nuit en raison de l'obscurité excessive. Et voici que l'un des anges du Dieu Tout-Puissant, aux soins duquel avait été confié la fontaine de l'Eau de la Vie, se tint devant lui, et lui parla, en disant : — Ô homme, comment es-tu venu ici ? Ne sais-tu pas que nous, les anges qui avons

la charge de cette fontaine, sommes soixante-dix mille en nombre ?

Et El-Khidr dit : — Ô ange, c'est mon Seigneur qui m'a conduit jusqu'ici.

Alors l'ange cria à nouveau vers El-Khidr, et lui dit :

— Ô homme, plein de faiblesse et de turpitude, tu es arrivé jusqu'à cette fontaine parce que tu as fait preuve d'une bonne disposition envers ton Dieu.

Et El-Khidr lui dit :

— Mon Seigneur m'a conduit à cette fontaine.

Et l'ange cria de nouveau, en disant :

— Ô El-Khidr, si tu n'avais pas été distingué par le regard de ton Dieu, jamais tu n'aurais gagné ce puits, et jamais tu n'aurais ni bu, ni lavé ton corps dans ces Eaux. Fais, dès maintenant, une demande à ton Dieu, qui aime les soixante-dix mille anges qui sont ici avec toi, et Il t'exaucera ; et si tu Lui fais prière, Il la recevra.

Et il lui dit :

— Ô ange, voici que tu m'as conseillé dans cette affaire, et j'ai à l'esprit de t'interroger sur une autre chose, et je le ferai. Je te dirai ce qu'elle est, et, si tu veux me donner conseil, je le recevrai et j'en tiendrai compte.

L'ange lui dit : — Dis-moi ce que tu as à l'esprit.

Et El-Khidr lui dit : — Ô, mon seigneur et maître, je te supplie de pardonner à l'armée du roi, ce serait pour les soldats une bonne chose, car la nation grecque est un peuple béni, qui a le cœur pur. Cette nation accomplit les commandements de son Dieu, et c'est cela qui fait sa force, et elle deviendra une nation acceptable, et voici que je te supplie en outre, que la victoire sur leurs ennemis doit être la leur pour toujours. L'ange lui dit :

— Voici que tu demandes une grande chose.

Puis El-Khidr reprit la pierre, et il s'en retourna vers ses compagnons, mais il ne leur dit pas qu'il avait vu la Fontaine de l'Eau de la Vie. Et il arriva que le 'Bicornu' monta à sa rencontre sur la route qu'El-Khidr avait foulée, mais il comme il avait négligé la voie droite, il s'égara loin de la Fontaine de l'Eau de la Vie. Et alors qu'il était encore à sa recherche, voici qu'il vit la pierre brillante dans l'obscurité, et qu'elle possédait à présent deux yeux, desquels jaillissaient des rayons de lumière.

Puis le 'Bicornu' s'adressa aux sages, et il leur parla, disant : — Pensez-vous qu'il y ait quoi que ce soit d'aussi lourd que cette pierre ? Et la pierre était pesée à l'encontre de toutes sortes de substances, mais rien ne pouvait équivaloir sa densité. Et voici qu'il prit une poignée de poussière de la main des sages, et il la soupesa, puis pesa la pierre contre la poussière, et voici que la poussière était plus lourde que la pierre. Et les sages dirent : — Puisque la parabole de la pierre est bien grande, une punition du Dieu Tout-Puissant viendra sur toi, car tu n'es jamais satisfait, et rien ne rassasie l'œil de l'homme, sauf la poussière****. Si deux montagnes, l'une d'or, et l'autre d'argent, devaient t'être données en cadeau, tu voudrais encore en chercher une troisième.

Alors le ‘Bicornu’ fut terrifié par la parabole, et renonça à sa quête, et il s’en retourna d’où il venait ; et lui et ses troupes continuèrent à marcher, et ils sortirent à nouveau dans la lumière, qui, cependant, n’était ni comme celle du soleil, ni comme celle de la lune, mais entre les deux.

Et voici qu’ils arrivèrent dans une belle contrée dans laquelle un palais avait été construit, et le ‘Bicornu’ fut intimidé car il pensait que la Fontaine de l’Eau de la Vie se trouvait peut-être à l’intérieur ; et ayant pénétré dans le palais, le ‘Bicornu’ entra dans une pièce incrustée et ornée de saphirs, d’émeraudes et de jacinthes. Et il s’approcha d’une porte située sur le côté, et vit un anneau de fer qui courait tout autour de la pièce, et voici qu’il trouva aussi un oiseau, qui était semblable à un oiseau de proie, et qui avait pour habitude de saisir l’anneau de fer avec son bec. Lorsque l’oiseau entendit entrer le ‘Bicornu’, il lui dit : — Qui est celui qui ose nous provoquer, et qui a pénétré dans notre lieu ? Et le ‘Bicornu’ répondit : — C’est moi. Et l’oiseau lui dit : — Dieu, le grand et le glorieux, ne t’est-il pas venu en aide ? Et n’est-ce pas lui qui t’as donné autorité sur toute la terre, de l’Orient à l’Occident, jusqu’à ce qu’enfin tu prolonges ton voyage, et que tu sois venu ici chez nous ?

Le ‘Bicornu’, déclara : — Louange à Dieu Tout-Puissant. Mais qui peut se satisfaire des choses merveilleuses de Dieu ? Et qui es-tu, Ô oiseau, car je vois que tu es enchaîné à cet anneau par le bec ? Qui es-tu, et qu’as-tu fait ? Dans toutes mes pérégrinations, je n’ai jamais rien vu de semblable à toi, ni rien qui te ressemblât.

L’oiseau lui dit : — Ô ‘Bicornu’, éloigne cet interrogatoire de toi, et ne cherche pas plus loin me concernant, pour ce que Dieu Tout-Puissant se plaît à te révéler, il ne le révèle pas par un autre.

* Cet épisode se déroule dans la “Terre des ténèbres” en Extrême-occident, pays légendaire situé au-delà du cours du soleil.

** On pensait encore au Moyen-Âge que certaines pierres précieuses, telles les chrysolithes, avaient la faculté d’émettre des rayons lumineux.

*** Alexandre le Grand est nommé ici *Dhul-Qarnain* - ‘Le Bicornu’- car il était représenté avec deux cornes sur les pièces de monnaie, pour symboliser qu’il était le fils de Zeus-Ammon.

**** Dans les versions persanes et arabes du pseudo-callisthène, Alexandre est enterré avec une main sortant de son cercueil et remplie de terre, pour signifier que cette poussière est la seule chose que l’homme emportera dans l’Au-delà.

Le Pêcheur et le Génie.

Les Mille et une nuits - Traduction Antoine Galland

Péripéties des Poissons aux quatre couleurs. Où comment le sultan en personne fut témoin d’étranges apparitions...

Les poissons de quatre couleurs de cette histoire se révéleront par la suite être les quatre sortes d’habitants de quatre religions différentes d’un royaume autrefois prospère, englouti par une cruelle magicienne dans un étang ensorcelé. A la fin du récit, trompée par une ruse du sultan et aveuglée par la passion coupable que lui inspire son amant adultérin, la magicienne annulera elle-même les effets de son sortilège. Prenant un peu d’eau dans sa main, elle procède à une aspersion au bord de l’étang

puis, après avoir prononcé quelques paroles magiques, la ville reparaît à l'heure même. Les poissons redeviennent hommes, femmes ou enfants ; mahométans, chrétiens, persans ou juifs, gens libres ou esclaves, chacun reprend sa forme naturelle.

Dinarzade se réveilla longtemps avant le jour, appelant Schéhérazade :

— Ma sœur, lui dit-elle, je vous supplie de nous raconter la suite de l'histoire du pêcheur et du génie ; vous savez que le Sultan souhaite autant que moi de l'entendre.

— Je vais, répondit la Sultane, contenter sa curiosité et la vôtre.

Lorsqu'ils furent arrivés au bord de l'étang, le génie dit au pêcheur : — Jette tes filets, et prends du poisson. Le pêcheur ne douta point qu'il n'en prît, car il en vit une grande quantité dans l'étang ; mais ce qui le surprit extrêmement, c'est qu'il remarqua qu'il y en avait de quatre couleurs différentes, c'est-à-dire de blancs, de rouges, de bleus et de jaunes. Il jeta ses filets, et en amena quatre, dont chacun était d'une de ces couleurs. Comme il n'en avait jamais vu de pareils, il ne pouvait se lasser de les admirer, et jugeant qu'il en pourrait tirer une somme assez considérable, il en avait beaucoup de joie.

— Emporte ces poissons, lui dit le génie, et va les présenter à ton sultan ; il t'en donnera plus d'argent que tu n'en as manié en toute ta vie. Tu pourras venir tous les jours pêcher en cet étang ; mais je t'avertis de ne jeter tes filets qu'une fois chaque jour ; autrement il t'en arrivera du mal, prends-y garde. C'est l'avis que je te donne : si tu le suis exactement, tu t'en trouveras bien. En disant cela, il frappa du pied la terre, qui s'ouvrit, et se referma après l'avoir englouti. Le pêcheur, résolu à suivre de point en point les conseils du génie, se garda bien de jeter une seconde fois ses filets. Il reprit le chemin de la ville, fort content de sa pêche, et faisant mille réflexions sur son aventure. Il alla droit au palais du Sultan pour lui présenter ses poissons.

Je laisse à penser à Votre Majesté quelle fut la surprise du Sultan lorsqu'il vit les quatre poissons que le pêcheur lui présenta. Il les prit l'un après l'autre pour les considérer avec attention, et, après les avoir admirés assez longtemps : — Prenez ces poissons, dit-il à son premier vizir, et les portez à l'habile cuisinière que l'Empereur des Grecs m'a envoyée ; je m'imagine qu'ils ne seront pas moins bons qu'ils sont beaux. Le vizir les porta lui-même à la cuisinière, et les lui remettant entre les mains : — Voilà, lui dit-il, quatre poissons qu'on vient d'apporter au Sultan ; il vous ordonne de les lui apprêter. Après s'être acquitté de cette commission, il retourna vers le Sultan son maître, qui le chargea de donner au pêcheur quatre cents pièces d'or de sa monnaie ; ce qu'il exécuta très fidèlement. Le pêcheur, qui n'avait jamais possédé une si grande somme à la fois, concevait à peine son bonheur, et le regardait comme un songe. Mais il connut dans la suite qu'il était réel, par le bon usage qu'il en

fit, en l'employant aux besoins de sa famille.

— Mais, Sire, poursuivit Schéhérazade, après vous avoir parlé du pêcheur, il faut vous parler aussi de la cuisinière du Sultan, que nous allons trouver dans un grand embarras. Dès qu'elle eut nettoyé les poissons que le vizir lui avait donnés, elle les mit sur le feu dans une casserole avec de l'huile pour les frire. Lorsqu'elle les crut assez cuits d'un côté, elle les tourna de l'autre. Mais, ô prodige inouï ! À peine furent-ils tournés, que le mur de la cuisine s'entrouvrit. Il en sortit une jeune dame d'une beauté admirable et d'une taille avantageuse ; elle était habillée d'une étoffe de satin à fleurs, façon d'Égypte, avec des pendants d'oreilles, un collier de grosses perles, des bracelets d'or garnis de rubis, et elle tenait une baguette de myrte à la main. Elle s'approcha de la casserole, au grand étonnement de la cuisinière, qui demeura immobile à cette vue, et frappant un des poissons du bout de sa baguette : — Poisson, poisson, lui dit-elle, es-tu dans ton devoir ? Le poisson n'ayant rien répondu, elle répéta les mêmes paroles, et alors les quatre poissons levèrent la tête tous ensemble, et lui dirent très distinctement : — Oui, oui ; si vous comptez, nous comptons ; si vous payez vos dettes, nous payons les nôtres ; si vous fuyez, nous vainquons et nous sommes contents. Dès qu'ils eurent achevé ces mots, la jeune dame renversa la casserole, et rentra dans l'ouverture du mur, qui se referma aussitôt et se remit dans le même état où il était auparavant.

La cuisinière, que toutes ces merveilles avaient épouvantée, étant revenue de sa frayeur, alla relever les poissons qui étaient tombés sur la braise ; mais elle les trouva plus noirs que du charbon, et hors d'état d'être servis au Sultan.

Elle en eut une vive douleur, et se mettant à pleurer de toute sa force : — Hélas disait-elle, que vais-je devenir ? Quand je conterai au Sultan ce que j'ai vu, je suis assurée qu'il ne me croira point ; dans quelle colère ne sera-t-il pas contre moi !

Pendant qu'elle s'affligeait ainsi, le grand vizir entra, et lui demanda si les poissons étaient prêts. Elle lui raconta tout ce qui était arrivé ; et ce récit, comme on le peut penser, l'étonna fort ; mais sans en parler au Sultan, il inventa une excuse qui le contenta.

Cependant il envoya chercher le pêcheur à l'heure même ; et quand il fut arrivé : — Pêcheur, lui dit-il, apporte-moi quatre autres poissons qui soient semblables à ceux que tu as déjà apportés ; car il est survenu certain malheur qui a empêché qu'on ne les ait servis au Sultan. Le pêcheur ne lui dit pas ce que le génie lui avait recommandé ; mais pour se dispenser de fournir ce jour-là les poissons qu'on lui demandait, il s'excusa sur la longueur du chemin, et promit de les apporter le lendemain matin. Effectivement, le pêcheur partit durant la nuit, et se rendit à l'étang. Il y jeta ses filets, et les ayant retirés, il y trouva quatre poissons qui étaient comme les autres, chacun d'une couleur différente. Il s'en retourna aussitôt, et les porta au grand vizir dans le temps qu'il les lui avait promis. Ce ministre les prit et les porta lui-même encore dans la cuisine, où il

s'enferma seul avec la cuisinière, qui commença à les habiller devant lui, et qui les mit sur le feu, comme elle avait fait des quatre autres le jour précédent. Lorsqu'ils furent cuits d'un côté, et qu'elle les eut tournés de l'autre, le mur de la cuisine s'entrouvrit encore, et la même dame parut avec sa baguette à la main ; elle s'approcha de la casserole, frappa un des poissons, lui adressa les mêmes paroles, et ils lui firent tous la même réponse en levant la tête.

Alors elle renversa encore la casserole d'un coup de baguette, et se retira dans le même endroit de la muraille d'où elle était sortie. Le grand vizir, ayant été témoin de ce qui s'était passé, dit :

— Cela est trop surprenant, dit-il, et trop extraordinaire, pour en faire un mystère au Sultan ; je vais de ce pas l'informer de ce prodige.

En effet, il l'alla trouver, et lui en fit un rapport fidèle.

Le Sultan, fort surpris, marqua beaucoup d'empressement de voir cette merveille. Pour cet effet, il envoya chercher le pêcheur.

— Mon ami, lui dit-il, ne pourrais-tu pas m'apporter encore quatre poissons de diverses couleurs ? Le pêcheur répondit au Sultan que si Sa Majesté voulait lui accorder trois jours pour faire ce qu'elle désirait, il se promettait de la contenter.

Les ayant obtenus, il alla à l'étang pour la troisième fois, et il ne fut pas moins heureux que les deux autres ; car, du premier coup de filet, il prit quatre poissons de couleurs différentes. Il ne manqua pas de les porter à l'heure même au Sultan, qui en eut d'autant plus de joie, qu'il ne s'attendait pas à les avoir si tôt, et qui lui fit donner encore quatre cents pièces de sa monnaie.

Dès que le Sultan eut les poissons, il les fit porter dans son cabinet avec tout ce qui était nécessaire pour les faire cuire. Là, s'étant enfermé avec son grand vizir, ce ministre les habilla, les mit ensuite sur le feu dans une casserole et quand ils furent cuits d'un côté, il les retourna de l'autre.

Alors le mur du cabinet s'entrouvrit ; mais au lieu de la jeune dame, ce fut un noir qui en sortit. Ce noir avait un habillement d'esclave ; il était d'une grosseur et d'une grandeur gigantesques, et tenait un gros bâton vert à la main. Il s'avança jusqu'à la casserole, et touchant de son bâton un des poissons, il lui dit d'une voix terrible :

— Poisson, poisson, es-tu dans ton devoir ?

À ces mots, les poissons levèrent la tête et répondirent :

— Oui, oui, nous y sommes ; si vous comptez, nous comptons ; si vous payez vos dettes, nous payons les nôtres : si vous fuyez, nous vainquons et nous sommes contents.

Les poissons eurent à peine achevé ces paroles, que le noir renversa la casserole au milieu du cabinet et réduisit les poissons en charbon. Cela étant fait, il se retira fièrement et rentra dans l'ouverture du mur, qui se referma et parut dans le même état qu'auparavant.

— Après ce que je viens de voir, dit le Sultan à son grand vizir, il ne me sera pas possible d'avoir l'esprit en repos. Ces poissons, sans doute, signifient quelque chose d'extraordinaire dont je veux être éclairci.

Ono-le-Ressuscité.

Légende de Puamau, Hiva Oa (Polynésie).

Sur fond de déchirures et de drames familiaux, le double enseignement d'Ono : celui de sa mort volontaire et de sa vie retrouvée.

L'intéressante histoire d'Ono est tirée d'un manuscrit qui se trouvait en possession de la Mission catholique de Polynésie, et que monseigneur David Lacadre permit de reproduire à deux ethnologues américains, E. S. Craighill Handy et Ralph Linton. Ces derniers séjournèrent neuf mois aux Marquises en 1920-1921 avec la Bayard Dominick Expedition du Bishop Museum (Honolulu, Hawai'i) dont la mission était de "décrire la civilisation des îles Marquises telle qu'elle existait à l'époque des découvertes." On notera le curieux épisode de l'énucléation des oncles d'Ono. Plus que l'avidité à dévorer les yeux du poisson sacré, c'est leur incapacité à reconnaître le caractère divin de leur neveu qui provoque leur perte, car ils ne savent pas distinguer le dieu derrière les apparences. Le Christ aussi guérissait la cécité des hommes. Aveugle est l'homme qui ne voit pas la divinité manifestée sous ses yeux.

Kua-iana-nei était l'épouse de Tana-oa-Kau-hue, et Aio, quant à lui, était le second mari de la famille.

Alors que Kua-iana-nei était enceinte de trois mois, elle réclama un certain poisson, appelé Teeiao, pour toute nourriture. Elle envoya son premier mari, Tana-oa-Kau-hue, pour aller le pêcher, mais Aio le suivit et le tua, ramenant à Kua-iana-nei un lambeau de sa chair. Le chagrin qu'il causa à sa femme fut tel que l'embryon se décrocha de son utérus, et c'est ainsi qu'Ono naquit sous la forme d'un œuf.

L'œuf disparut dans un arbre sacré (temanu) qui se trouvait non loin de la demeure de ses grands-pères, Lipo et Liao, qui étaient des dieux.

Finalement, les grands-pères apprirent dans un rêve qu'Ono était né de l'œuf, et ils effectuèrent les rites appropriés pour le nouveau-né, l'élevèrent et le soignèrent.

Ono, étant un dieu, il vivait de l'air.

Quelques années plus tard, ses parents envoyèrent l'un des frères de sa mère lui présenter une offrande : un poisson sacré que l'on appelle Uua. Mais en chemin, son oncle mangea les yeux du poisson – la partie la plus sacrée et réservée aux seuls dieux. Lorsque, par conséquent, il arriva, Ono lui arracha les yeux et le tua.

Bientôt, un autre frère de Kua-iana-nei lui fut envoyé avec une offrande de poisson de la même espèce, mais lui aussi mangea les yeux du poisson, et il fut

tué par Ono lorsqu'il se présenta devant lui.

Enfin, le troisième et dernier frère de sa mère vint, apportant avec lui le poisson sacré, mais il livra son offrande intacte, et la présenta avec la cérémonie propre à satisfaire Ono le dieu. Par conséquent, il fut autorisé à retourner chez lui, et il raconta alors comment il avait vu les cadavres de ses frères aînés, dont le dieu avait arraché les yeux.

Ce garçon fut renvoyé à Ono avec la requête d'avoir pitié des deux frères aînés et de les ramener à la vie, ce que fit Ono en réintroduisant leurs yeux dans leurs orbites.

Un an plus tard vint une troupe de danseurs Hoki de la vallée de Puamau. Ils faisaient le tour de l'île pour exécuter leurs danses et faire la démonstration de leur force à l'occasion de combats singuliers, et vivaient de l'hospitalité des tribus qui habitaient les différentes vallées de Hiva Oa.

Ono les suivit, comme ils allaient d'un lieu à un autre.

Au large de Hanapaaoa, Ono aperçut un banc de bonites, et il demanda aux jeunes hoki de la troupe de lui apporter quelques cannes de bambous pour aller pêcher, mais ils se moquèrent de lui, un simple gamin, pour sa présomption. Alors il prépara lui-même une canne et une ligne, et y attacha le crochet qu'il conservait dans son pagne. Puis il sortit en mer et prit un nombre incalculable de bonites. À la suite de cet exploit, Ono fut ceint du pagne des Ati-Apoapo, la tribu des danseurs-lutteurs de Puamau.

Puis, la troupe se dirigea vers la vallée de Taaoa, en passant par Atuona. Arrivés à Taaoa, Ono lutta avec Na-mahi-a-Tano-oa, qu'il tua. De retour à Atuona, la troupe de hoki y trouva l'hospitalité. Pendant le festin, Ono aperçut pour la première fois Peau-Tona, la fille du chef Tu-Fiti, qui devint sa femme.

Au cours des luttes qui suivirent, Ono combattit le frère de sa femme, Na-mahi-o-Tu-Fiti, et le tua.

Alors que la troupe de Hoki s'en retournait chez elle, à Puamau, Ono s'arrêta chez ses grands-pères, refusant d'aller plus loin, ainsi que ses camarades cherchaient à l'en convaincre. Ono les regarda s'éloigner au fond de la vallée, et juste au bon moment, il précipita la montagne sur les Ati-Apoapo, les écrasant tous.

Ensuite, Ono rendit visite à ses sœurs, à sa mère, Kua-iana-nei, et à Aio, son père. Ils pleurèrent tous de joie, sauf Aio qui déclara : — Ce n'est qu'un imposteur. Sa mère, de son côté, le mit en garde : elle le dissuada de rentrer auprès de Peau-Tona, sa femme, qui l'attendait à Atuona, lui disant qu'il serait tué par tout son peuple pour venger la mort du frère.

Ono ne tint pas compte de cet avertissement et, de retour à Atuona, il passa la

nuit avec Peau-Tona. Quand le peuple le vit, le lendemain matin, il chercha à se venger de lui. Mais comment pouvaient-ils le tuer pour venger la mort du frère, alors qu'il était le mari de la sœur ?

Tu-Fiti, son beau-père et chef de la tribu, demanda un jour à Ono de l'aider à retirer un rocher du fond d'un trou, qui, en réalité, avait placé à cet endroit par Tu-Fiti lui-même, car il s'agissait d'une ruse destinée à provoquer sa mort. Mais le lendemain, à l'heure dite, quand Tu-Fiti se présenta devant le trou afin de mettre son projet à exécution, la roche avait déjà été enlevée par Ono. Tout le peuple fut émerveillé de sa force.

Un autre jour Tu-Fiti abattit un grand arbre pour en faire une pirogue. Puis il fit savoir à Ono qu'il avait besoin de son aide. Une fois de plus, Ono promit de l'accompagner pour accomplir cette besogne. Mais pendant la nuit, il traîna le grand arbre devant la porte de la maison du chef, de sorte que lorsque ce dernier se leva le lendemain matin, il la trouva bloquée. Ono rejeta l'arbre sur le côté en se moquant de lui, lui disant qu'il voyait clair à travers ses efforts inutiles pour le faire périr. Et il lui dit : — Tu ignores la manière de me tuer, mais je vais t'expliquer comment faire. Fabrique-toi un canot de pêche et un filet tout neufs. Et pendant la nuit de la pleine lune, j'irai à la pêche et je mourrai.

Le soir de la pleine lune, Ono embarqua pour pêcher au large de Mata Fenua. Pendant que le filet était jeté par dessus bord il plongea dans la mer. Quand il fut au fond de l'eau, il déplaça quelques grands rochers pour faire de la place. Alors, il s'élança lui-même dans le filet. Les pêcheurs, pensant qu'ils avaient pris un grand poisson, ramenèrent le filet dans lequel Ono se trouvait prisonnier. Jeté dans le canot, sa tête fut tranchée pour la présenter au chef. Mais la tête dit aux pêcheurs : — Jetez mon corps à la mer et aussi le filet. Les pêcheurs s'exécutèrent, et son cadavre fut transformé en barrière de corail, celle-là même que l'on peut encore admirer aujourd'hui au large de cette côte. Puis la tête ordonna aux pêcheurs : — Souquez ! Mais, comme ils pagayaient, épouvantés, soudain la tête bondit par-dessus bord et disparut dans les flots.

Quelque temps plus tard, les sœurs d'Ono, Ei-nua et Ei-tua, se rendirent sur les falaises pour pêcher, et elles accrochèrent la tête. Voyant ce qu'elles avaient attrapé au bout leur ligne, elles s'enfuirent horrifiées, mais la tête les rappela. Elle leur intima l'ordre de la ramener dans leur panier, tout d'abord à la maison d'Aio, son père, pour lui faire croire qu'il était bien mort, et ensuite, jusqu'à leur propre maison.

Les sœurs se construisirent une nouvelle maison avec de la chaume, et prirent avec elles la tête d'Ono avec laquelle elles vécurent. Bientôt, elles devinrent toutes deux enceintes, et s'en suivit une succession de douze grossesses et douze accouchements. À chaque fois, les sœurs donnaient naissance à une nouvelle partie d'Ono : tronc, bras, jambes, et ainsi de suite.

Morceau par morceau, le corps nouveau d'Ono venait au jour.

Finalement la nouvelle se répandit qu'Ono était bien vivant. Les deux grands-pères vinrent le voir et pleurèrent de joie, mais Aio, sa femme, et tous leurs gens s'enfuirent. Ono habita avec ses grands-pères pendant un certain temps, mais il dormait longtemps et profondément, pendant que l'obscurité s'installait partout sur la terre. Les vieillards furent effrayés et ils plantèrent un arbre à pain dans la tête d'Ono pendant son sommeil, pensant qu'ainsi, les racines de l'arbre lieraient solidement et pour toujours ce dangereux et imprévisible petit-fils. Puis, à leur tour, les grands-pères prirent la fuite vers Hatiheu, sur l'île de Nuku Hiva, où vivait le grand magicien Tôhe-tika.

L'arbre à pain avait poussé jusqu'à une grande taille, quand Ono finalement se réveilla. Il se leva et arracha les racines de sa tête. Il se tint debout et sa tête touchait les cieux. Alors la terre entière s'illumina. Tous ses proches virent Ono et s'enfuirent. Puis soudain, il réduisit de lui-même ses proportions immenses et retrouva sa taille d'homme. Désormais, on lui donna un nouveau nom, Ono-le-Ressuscité.

Ceint d'un nouveau pagne, de nouvelles guirlandes de fleurs, et oint d'huile parfumée, Ono s'en alla vers Nuku Hiva à la recherche de ses grands-pères Lipo et Liao. Il les rejoignit à Hatiheu. Terrifiés d'avoir été retrouvés, ils avouèrent qu'ils avaient fui parce que sa résurrection leur faisait peur.

Oint et parfumé, enguirlandé et vêtu de neuf, Ono prit en main un éventail, symbole de sa divinité, puis, ordonnant à ses grands-pères de chanter une invocation, il s'en alla au sanctuaire de Tôhe-tika, le magicien. Ce dernier était assis dans sa maison, tenant pareillement un éventail à la main. Ono s'assit en face de lui, du côté opposé. Tout le peuple pensait qu'Ono serait la prochaine victime à être sacrifiée par Tôhe-tika, le grand magicien.

Ono ordonna aux anciens de construire une sépulture pour les victimes de sacrifices humains. Il fit déposer une feuille de palmier nain devant Tôhe-tika, et une autre feuille, toute semblable, fut placée devant lui. Puis il invita Tôhe-tika à manifester ses pouvoirs en invoquant son dieu. Tôhe-tika prononça ses sorts, mais son Mana* lui fit défaut. Alors, à son tour, éventail en main, Ono prononça son sort ; il se redressa, se tint debout et sa tête toucha le ciel. Tous furent émerveillés par ce prodige. Puis il retrouva sa taille normale.

À nouveau, Ono fit tourner son éventail en psalmodiant, tandis Tôhe-tika l'observait. Le corps d'Ono soudain se disloqua, et seule sa tête resta posée sur la feuille de palme. Puis, aussi soudainement, il retrouva sa forme humaine.

Puis Ono fit tourner son éventail près de la tête de Tôhe-tika et celle-ci tomba sur la natte devant lui. Comme la démonstration de sa puissance l'avait emporté sur celle de leur grand magicien, tous les gens étaient terrifiés. C'est ainsi que le mana, et aussi le nom de Tôhe-tika, furent transportés à son vainqueur. Tôhe et tika devinrent donc les deuxièmes et troisièmes noms d'Ono.

Après quelque temps, accompagné de ses grands-pères, Ono quitta Nuku Hiva et partit pour les îles Tuamotu. Sur le récif de corail, ils rencontrèrent Tana-oa-Tuhi-mate et le combattirent, et les grands-pères furent tués. Mais en définitive, Ono fut le vainqueur de Tana-oa-Tuhi-mate.

De retour des îles Tuamotu, Ono parvint jusqu'à l'île de Mohotani, dans l'archipel marquisien. Ici régnait Mata-Oa qui était le chef. Ono fouilla et chercha partout jusqu'au moment où il localisa la fosse des crânes ancestraux de Mata-Oa, car une telle fosse était symbole de sa royauté. Il se rendit ensuite auprès du chef et le stupéfia en réclamant la possession de ses terres, fondant sa demande sur la déclaration selon laquelle un crâne appartenant à sa lignée gisait sous le sien – et établissait donc l'antériorité de son titre de propriété. Mata-Oa exigea naturellement des preuves de cette assertion et les deux chefs, et tout le peuple, descendirent au fond de la fosse. Mata-Oa fit remarquer que le crâne de son ancêtre était le seul visible, et qu'en dessous il n'y avait rien, sinon de la roche. Mais Ono souleva le rocher et fit apparaître triomphalement le crâne de son ancêtre qui reposait en dessous. Ainsi Ono entra en possession de l'île de Mohotani, et c'est là qu'il devait habiter par la suite.

* Le Mana est un concept polynésien qui désigne "un pouvoir d'influence" s'attachant aux personnes et aux choses, véhiculé par les revenants et les esprits.

Syair Bidasari.

Conte de Malaisie.

Quand une âme est liée à un poisson, et où le mythe nous rappelle un de nos contes favoris.

Chez les peuples primitifs, dans l'Antiquité classique, en Asie, et jusque dans l'Occident médiéval, l'âme peut temporairement s'absenter de l'organisme sans provoquer la mort. L'idée généralement admise est que l'âme est chose matérielle, concrète, d'un certain volume, susceptible d'être aperçue et manipulée, tenue à l'abri dans une boîte ou un récipient, de nature aussi à être meurtrie, fracturée, ou brisée en morceaux. Ainsi conçue, il n'est pas indispensable que l'âme se trouve à l'intérieur du corps humain, elle peut en être absente et continuer de l'animer en vertu d'une sorte de sympathie ou d'action à distance. Tant que cet objet qu'il appelle son "âme" reste intact, l'homme se trouve bien, si elle est blessée, il souffre, si elle est détruite, il meurt. Ou, pour dire les choses autrement, quand un homme est malade ou meurt, le fait s'explique en disant que cette chose appelée sa "vie" ou son "âme", qu'elle se trouve dans le corps ou bien hors de celui-ci, a subi un préjudice ou a été anéantie.

Il y a bien longtemps, dans une ville de Malaisie appelée Indrapoora, vivait un marchand qui n'avait jamais eu d'enfant. Un jour qu'il se promenait avec sa femme près de la rivière, ils découvrirent dans un panier d'osier une petite fille d'une rare beauté qui présentait tous les signes de la plus éclatante santé. Ils décidèrent de l'adopter et l'appelèrent Bidasari.

Songeant que Bidasari serait vraisemblablement son seul et unique enfant, le marchand décida de tout mettre en œuvre pour dissimuler son âme en un lieu sûr, afin de la protéger à jamais contre les dangers de l'existence. Il fit fabriquer par le meilleur orfèvre de la ville un bijou magnifique : un poisson tout en or en forme de pendentif. Puis, avec l'aide d'un enchanteur, il attira l'âme de sa fille adoptive hors de son corps et l'introduisit dans le poisson où elle se fixa. Alors ils enchâssèrent le poisson dans une boîte également faite en or qu'ils remplirent d'eau et qu'ils cachèrent soigneusement dans une fontaine au fond du jardin. Ainsi entendaient-ils soustraire la jeune fille à la menace toujours présente de la mort, car tant que le poisson d'or qui abritait désormais son âme demeurait plongé dans l'eau, Bidasari serait invulnérable, comme immortelle.

Les années passèrent et la jeune fille grandit. Sa beauté était devenue telle que sa renommée dépassa bientôt les limites du quartier où elle habitait. Or, le roi d'Indrapoora avait une femme qui vivait dans la crainte que celui-ci ne prît une seconde épouse et ne la répudiât. Quand la rumeur parvint aux oreilles de la reine qu'il existait une femme à Indrapoora dont la beauté dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer, elle devint folle de jalousie. Redoutant que son royal époux ne la rencontre un jour et ne s'en éprît, elle envoya des hommes à sa main la rechercher, avec pour mission de l'enlever et de la ramener prisonnière en son palais.

Les sicaires ayant trouvé leur proie, ils s'en saisirent sans ménagement. La reine, en découvrant l'extraordinaire beauté de la jeune fille, constata qu'on ne lui avait pas menti. Elle décida de la faire exécuter, mais quelle que fût la brutalité de la méthode, quel que fût le supplice, le bourreau ne pouvait parvenir à la faire périr.

Épuisée par les mauvais traitements, la jeune fille avoua à la reine la raison de son immortalité :

— Majesté, dit-elle, vous ne pourrez jamais vous défaire de moi car mon âme est à l'abri dans un poisson d'or enfermé dans un coffret, dans un lieu tenu secret non loin d'ici. Si je vous indique où se trouve ce bijou, je serai alors entièrement en votre pouvoir. Vous disposerez de ma vie.

La reine se fit apporter la boîte et, l'ouvrant, découvrit le poisson qui brillait de mille feux à travers l'eau. Bidasari lui dit :

— Mon âme est logée dans ce poisson. Chaque matin, il vous suffira de le sortir de l'eau et de le porter autour de votre cou et je serai comme morte, le soir vous retournerez le poisson dans la fontaine et la nuit, je revivrai. Ainsi vous

n'aurez plus rien à craindre de moi.

La reine qui voulait s'assurer qu'elle ne mentait pas, se saisit du pendentif et la jeune fille s'évanouit dans l'instant. Considérant dès lors qu'elle cessait d'être une menace, la reine accepta le marché et renvoya Bidasari chez ses parents.

Ces derniers, soucieux de lui épargner de nouvelles persécutions, firent construire pour elle une maison magnifique au cœur d'une profonde forêt située dans une province lointaine et désolée. Désormais, Bidasari vécut solitaire en son palais, selon les vicissitudes qui correspondaient à celles du poisson dans lequel son âme était consignée.

Des années passèrent ainsi, quand un beau matin le roi du pays vint chasser dans les environs. Il découvrit par hasard la demeure au milieu de la forêt et fut impressionné par sa magnificence. Le roi frappa à la porte, curieux qu'il était de savoir qui pouvait vivre en un lieu si reculé. Comme personne ne répondait, il entra. Autour de lui, tout palpitait dans le silence ; comme un grand vaisseau échoué, la maison sommeillait dans une pénombre de commencement du monde. Au détour d'une chambre, il découvrit Bidasari allongée sur un grand lit blanc. Frappé par sa beauté, le roi se montra respectueux de son repos et se retira. Il décida de revenir à la première heure pour déposer ses hommages à ses pieds. Mais lorsqu'il se trouva auprès d'elle le lendemain, Bidasari dormait toujours d'un lourd et profond sommeil. Doucement mais fermement, il chercha à l'éveiller mais ses efforts furent vains. Le roi, voulant éclaircir ce mystère, décida de demeurer à ses côtés jusqu'au moment où, tôt ou tard, la jeune beauté se réveillerait.

À l'approche de la nuit, Bidasari ouvrit les yeux et découvrit la présence de roi auprès d'elle. Elle se confia à lui et lui conta le secret de son histoire. Le roi s'en retourna au palais à bride abattue, reprit le poisson des mains de la reine et le plongea dans l'eau. Bidasari fut rendue du trépas à la vie et le roi l'épousa.